

### ÉDUCATION

L'homme étant un animal perfectionné et incontestablement raisonnable — avec quelque modération cependant — la science de l'éducation, ou, sous un autre point de vue, l'art d'élever l'homme, doit emprunter ses principales données à l'Anthropologie, puisqu'au fond et en dernière analyse, la Pédagogie n'est qu'une branche de l'histoire naturelle de l'homme.

Lorsqu'il s'agit de l'élevage du bœuf, du cheval, on trouve tout naturel et tout simple de veiller à ce que le père et la mère soient sains, bien constitués, réunissent les caractères de la race ou variété voulue; on ne néglige rien pour qu'une nourriture appropriée, une hygiène spéciale, des soins dictés par les observations suivies, les expériences répétées, favorisent chez les petits, le développement de plus en plus grand des attributs, facultés et qualités que l'on recherche.

Pour l'homme, on a généralement suivi d'autres errements. Et pourtant, ici, il y avait moins de difficultés à vaincre.

Le dressage du chien, l'élève du porc, du mouton ou autres, n'ont pas pour but le perfectionnement de l'individu au point de vue de son bonheur particulier. Non; il faut contraindre sa nature, il faut lui faire acquérir ou exagérer des habitudes, des instincts, des aptitudes qui lui seraient nuisibles à l'état libre, qui le rendraient incapable « de chercher le soutien d'une mourante vie », il faut atrophier ou hypertrophier tel ou tel organe, il faut mutiler, déformer, transformer, en un mot, il faut confectionner un être anormal, un monstre, comme on dit en histoire naturelle, inutile à lui-même, mais fort utile à l'homme qui en tire profit et plaisir. — L'élevage, pardon, l'éducation de l'être humain au contraire a principalement pour but le bien-être de l'individu, la satisfaction de ses besoins naturels et essentiels, et, partant, l'acquisition, le développement, le perfectionnement de tous les organes, de toutes les facultés qui peuvent améliorer sa situation, assurer, accroître sa félicité. Il n'y a donc qu'à suivre les lois de sa propre nature, les lois sociologiques qui déterminent les moyens et les conditions les plus favorables

à l'évolution harmonique et progressive de son organisation, de ses facultés physiques, intellectuelles et morales, à la réalisation, nous ne saurions trop le répéter, de la plus grande somme de bonheur possible.

Mais qu'a-t-on fait?

Aussitôt que l'homme eut franchi le temps où il était élevé comme un simple mammifère, il se créa peu à peu une foule d'entités: Dieu, présent le plus funeste... qu'il pouvait se faire, une vie future, des âmes, des mânes et autres chimères qui faisaient de la personne humaine une sorte de monstruosité, un composé de deux substances contraires, inconciliables, dont l'un dit oui quand l'autre dit non. Ces entités, malgré le progrès des arts, des sciences, de l'industrie, ont toujours égaré le pédagogue sur l'art d'élever les enfants.

Quelques philosophes avaient soufflé sur ces fantômes, l'homme allait retrouver, sur ce point, sa voie normale, lorsque Malherbe, non, le Christ vint et enseigna l'abnégation, l'humiliation, la souffrance, l'avilissement, l'anéantissement dans ce monde pour gagner l'autre. Dès lors la nature humaine fut considérée comme totalement pervertie, et cet être double devint plus incompréhensible encore. Il fut à la fois ange et bête, libre et prédestiné, quelque chose d'ambigu, d'amphibologique et d'amphigourique que la théologie seule savait créer, procréer, récréer, élever, discipliner, régenter, conseiller, confesser et surtout fesser de toutes les façons. De ces deux substances, l'une, la matérielle, la substance étendue de Bélise, la guenille chère à Chrysale, née pour le mal, toujours coupable, ne pouvant remuer ni pied ni patte sans pécher, devait être châtiée, matée, mortifiée, martyrisée pour garder innocente, pour fortifier, glorifier, sanctifier l'autre, la substance spirituelle qui pouvait ainsi, selon certains casuistes logiques, se délecter, chaste et pure, dans un ciel immaculé, pendant que sa sœur, la corporelle, se vautrait dans la satisfaction grossière de « sales désirs ».

C'est ainsi que la théologie rendit à l'homme ce que celui-ci avait fait au bœuf, elle le châtra et en fit une proie facile pour le prêtre et le tyran.

Cette conception d'un être dont la religiosité était la caractéristique, dont la religion était le principe et la fin, qui avait été condamné à une vie d'expiation par le travail, les misères, les tourments et la soumission la plus absolue au maître, cette conception bizarre, impertinente, devait nécessairement faire considérer la privation, l'affliction, la douleur, le supplice, la torture comme les meilleurs moyens de perfectionnement. Aussi l'éducation devint synonyme de castigation, la discipline fut le nom commun de la direction morale et de l'instrument cordelettes que faisait serrer Tartufe. Les règles de grammaire comme celles de la civilité s'apprenaient à coups de gaule. Une seule mé-

thode d'enseignement: la férule; un seul moyen de correction: le fouet.

À l'époque du plus grand triomphe de cette Pédagogie, l'éducation s'appela en effet, le castolement, le châtement. L'école était « une vraie geôle de jeunesse captive » où l'on n'entendait « que cris et d'enfants suppliciez, et de maîtres enyvrés en leur cholère » où les classes étaient jonchées « de tronçons d'osier sanglants ». — Voilà le fonds et le très-fonds de l'éducation chrétienne.

Quelques bribes de catéchismes, quelques exercices religieux, des prières, complétaient l'enseignement moral.

Quant à l'intelligence, quant aux sciences profanes, elles furent d'abord déclarées attributs et œuvres du diable, partant, proscrites. On ne leur accorda quelque place, plus tard, dans l'éducation, que contraint et forcé par « les exigences du siècle ». Aujourd'hui encore le chrétien n'y touche qu'avec des pinces, qu'avec l'accompagnement de ce correctif et purgatif: la religion. Oyez les cris, les larmes contre « l'école sans Dieu ». — « La substance étendue » étant aussi la substance sensible, a fini par se révolter contre la verge, et, de nos jours, il a fallu pénétrer dans des écoles congréganistes pour trouver des enfants dont on déchire les oreilles, dont on brûle les globes chers à certains frères, ou, comme à Tivoli, des élèves recevoir le fouet, et se vanter de l'avoir demandé. Je ne parlerai pas de la pédagogie anglaise qui, naguère, faisait l'éloge de cette discipline de « déculottage », et déclarait que: le meilleur moyen de faire une épouse accomplie » était d'appliquer le fouet aux jeunes filles de cinq à dix-huit ans. Je ne dirai rien non plus des anglais qui veulent en conserver l'usage, ni de certains pédants allemands qui dissertent encore sur les mérites de la bastonnade. Tas de fols, comme dit Rabelais, qui feraient mieux d'aller se frotter... au paniqueur que de perdre ainsi leur temps à rêvasser sur ces vieilleries.

L'intelligence aussi s'est insurgée contre cette éducation « spirituelle » qui estropiait l'esprit, selon l'expression de Guy-Patin, et qui consistait essentiellement dans l'art de surmener la mémoire, de commenter les auteurs pour leur faire dire ce qu'ils n'avaient jamais pensé, d'argumenter à outrance sur des niaiseries, des absurdités, des insanités. Est-ce à dire que, grâce au progrès des idées, aux modifications et réformes introduites dans l'éducation qui subit les mêmes fluctuations et passe par les mêmes phases que la civilisation dont elle est un des principaux facteurs, est-ce à dire qu'il ne reste plus trace de cette pédagogie barbare, anti-naturelle, anti-humaine qui rendait Gargantua « tout fat, niais et ignorant » qui « endurecissait à la honte et au châtement » comme dit Montaigne, et que la Révolution mit dans le même sac que la religion? Celle-ci en est sortie un peu déplumée, mais en-

ore vigoureuse et surtout plus rusée qu'auparavant. L'autre, que l'Université impériale galvanisa, me semble montrer encore plus d'un bout d'oreille ou de queue.

Je veux bien croire que l'on ne pourrait plus dire aujourd'hui de l'enseignement public : « mieux vaudrait rien n'apprendre que tels livres sous tels précepteurs apprendre ». Cependant lorsqu'on entend philosopher certains docteurs de Sorbonne, lorsqu'on parcourt les programmes où l'on donne tant de place et d'importance aux études inutiles ou secondaires, où l'ordre des connaissances ne paraît pas être toujours l'ordre naturel des idées ou l'ordre d'utilité, comme le voulait Diderot, et surtout lorsqu'on pense aux méthodes et à l'esprit de l'enseignement officiel, n'a-t-on pas le droit de se demander si on en a fini avec la scholastique, la métaphysique, la vieille routine universitaire ? Lorsqu'on voit de quelle façon gouvernement, légifèrent, administrent « les classes dirigeantes » toutes sorties des collèges et lycées, n'a-t-on pas quelque raison de penser que leur esprit pourrait bien y avoir été faussé, ou du moins ne pas y avoir été soumis à la direction recommandée par des pédagogues comme Rabelais, Condillac, Diderot, Lakanal, etc.... je ne parle pas des élèves nourris, gorgés du syllabus et qui certainement ne déposent pas ce *vademecum* à la porte lorsqu'ils entrent à Saint-Cyr, à Brest, à l'École Polytechnique lorsqu'on leur confie le commandement des armées, la direction des administrations.

D'ailleurs, est-ce que les pensums, les retenues, le cachot, les longues heures d'étude ne sont pas des réminiscences et survivances de la discipline qui mortifiait la chair ?

Lorsque nous nous laissons mener si volontiers par les mots ; lorsque nous acceptons encore si facilement, comme arguments irréfutables et faits démontrés, les idées toutes faites, les lieux communs, les vieilles formules, les entités ; lorsque le gouvernement nous trouve si peu farouches ; lorsque nous nous tenons chapeau bas devant l'autorité abusive, illégale ; lorsque toute idée nouvelle nous trouve encore si timides.... n'est-il pas permis de croire que l'éducation publique n'a pas entièrement répudié la succession de sa vieille sœur sur la soumission servile, le respect aveugle, la répression de toute initiative et hardiesse, l'importance du vocable et du mythe, la négligence du fait et de la réalité ?

Certes, on a fait un pas, un grand pas, en déclarant l'instruction primaire gratuite, obligatoire et laïque, en fermant au prêtre la porte de l'école, en créant des collèges et lycées de filles....

Mais nul n'ignore que l'on peut enseigner gratuitement, obligatoirement et laïquement bien des erreurs et des sottises. Les programmes, même les plus chargés, ne sont pas une garantie suffisante. On peut être instruit et avoir l'esprit faux. On a vu des assemblées composées de bacheliers et de docteurs, adorer un brigand couronné, et pousser le pays aux abîmes. L'erreur est pire que l'ignorance, et elle est invincible lorsqu'il en a coûté beaucoup de temps et de peines pour s'y confirmer. Il y a donc instruction et instruction, comme il y a fagot et fagot.

(Dictionnaire des sciences anthropologiques) C. ISSAURAT.

## L'Esclave Vindex

PAR LOUIS VEUILLOT

Spartacus. — Tes injustes outrages ne me décourageront pas. Je pardonne tout à l'amertume de tes souffrances ; et tu me verras une fois encore, si la réaction l'emporte, m'armer contre les oppresseurs de ce fer qui les a vaincus souvent.

une tête de bétail dans le troupeau de maître. J'e jouis en Angleterre dans les *Work-houes*, et en France, à Bicêtre. Tu ne m'en rendras jamais tel que je l'ai possédé au moyen-âge, par la grâce de ce catholicisme dont tu mis si savamment délivré. J'étais servi par des pauvres volontaires ; les riches et les princes lavaient et baisaient mes pieds, s'humiliaient devant moi d'avoir reçu le fardeau de la fortune et de la puissance. On me traitait comme l'image vivante, comme le membre souffrant de Dieu pauvre et crucifié, et je payais ma dette en disant, après chaque bienfait : *Dieu vous le rende !* Je ne crois plus en Dieu, et je ne veux plus de ton assistance, à toi, drôle ! Elle m'humilie.

Spartacus. — Comment peut-elle t'humilier ? Ce n'est pas une grâce que je prétende te faire ; c'est un droit que je te donne.

Vindex. — Et de quel droit me le donnes-tu ? Spartacus. — Je veux dire que je te le reconnois.

Vindex. — Et quel besoin ai-je que tu me le reconnoisses ? Ce droit de ne pas mourir de faim, je le tenais du Ciel, du temps que ta rhétorique y laissait un Dieu. L'origine en était sacrée, et si bien reconnue qu'il t'a fallu des siècles pour en affaiblir la puissance, souveraine encore dans le cœur de tous les sincères chrétiens. Si le pauvre a conservé quelques serviteurs, quelques amis, c'est parmi les derniers fidèles du Christ. Chez tes amis, à toi, il n'y a que de lâches et astucieux flatteurs. Si vous parlez tant contre la charité, c'est pour échapper à l'obligation d'être charitables. La philanthropie vous engage moins. Vous aimez bien à répandre une aumône avare, par la main des commis, avec l'argent des autres. Crois-tu qu'il m'est plus agréable d'aller faire queue dans la cour de tes ignobles mairies, sous l'œil des sergents de ville, pour attraper un bon de pain, que d'aller manger ma soupe dans le parloir d'un couvent, où je serais honnêtement reçu et respectueusement servi ? Et qui me garantit que vous ne vous lasserez pas de me nourrir ? Le droit à l'assistance a perdu toute valeur, quand vous lui avez ôté la sanction du Ciel.

Spartacus. — Nous lui donnerons celle de l'humanité et de la loi.

Vindex. — Oui, et, pour en régler l'exercice, il y aura des gendarmes. Seront-ils aux ordres de l'humanité ou de la loi ?

Spartacus. — La force ne sera plus nécessaire. Il suffira de la conscience publique, éclairée sur ses devoirs. Afin que personne n'ignore ses devoirs ni ses droits, nous proclamerons le droit à l'instruction.

Vindex. — Merci ; j'en ai assez. A cet égard, je te l'ai dit : tu m'as, sans le vouloir, servi au delà de tes desirs. Le jour où tu as défendu au prêtre de m'instruire, j'ai été instruit. J'ai appris à ne plus craindre Dieu, j'ai méprisé toute autorité, et tu n'es pas né pour me faire craindre ni estimer les hommes. Je sais que j'ai de besoins immenses, et, pour les satisfaire, un immense force, que vingt révolutions m'ont révélée : je sais tout ce qu'il me faut savoir

ment feras-tu ?

Vindex. — Comment fais-tu toi-même ?

Spartacus. — Crois-tu donc que je ne travaille pas ?

Vindex. — Montre tes mains, que j'y voie ces crevasses, ces callosités, stigmates hideux du travail.

Spartacus. — Mes mains ne portent point ces nobles signes ; mais je n'en suis pas moins un travailleur. Je travaille de la pensée.

Vindex. — Un bon métier ! On n'y dépérit pas, si j'en juge à ta mine. Eh bien ! s'il faut travailler, je travaillerai de la pensée. Nous deviendrons tous artistes, académiciens, receveurs des contributions. Travailleur de la pensée ; j'en suis ! Mais à ce métier-là, comme aux autres, il faut des outils, je présume ?

Spartacus. — J'allais te le dire.

Vindex. — Le penseur, ouvrier universel, pense à dîner. Pour faire du pain, il a trois outils principaux, le laboureur, le mûnier, le boulanger ; manger une côtelette, il emploie le berger, le boucher, le cuisinier, et ainsi de suite à l'infini. Cela fait bien des outils pour un seul travailleur.

Spartacus. — Où veux-tu en venir ?

Vindex. — A ceci, travailleur de la pensée : c'est que tu appelles droit au travail l'obligation pour moi et mes semblables de travailler, afin de te nourrir à rien faire.

Spartacus. — Tu t'abuses étrangement sur les joies de ma condition et sur les misères de la tienne. Si tu voulais examiner...

Vindex. — Non, je veux changer sans examen. Il y a trop longtemps que je suis outil ; je deviens travailleur. Sois outil à ton tour. Pioche, cogne, sue, porte des fardeaux, cirimoï mes bottes. Et si tu crois que je ne suis pas le plus savant, sache que je suis le plus fort.

Spartacus. — En d'autres termes, tu veux me réduire à l'esclavage.

Vindex. — Fi donc ! Je veux te mettre en possession du droit au travail. Tu ne bâtiras des maisons et des palais, tu ne planteras des jardins, tu ne construiras des routes. Moi, je te prêcherai l'ordre, la morale, l'économie, le respect des lois, et je te promettrai la poule au pot. S'il te manque quelque chose, je te dirai que tu t'abuses étrangement sur la joie de ma condition et sur les misères de la tienne. Tu jetteras sur tes membres nus le voile divin de l'art, tu te nourriras du suffrage universel.

Spartacus. — Et tu crois que je me laisserai dépouiller ?